

Vagabondages

Revue de poésie N°5 décembre 1978 15F

Boris Pasternak

Numéro spécial

Vagabondages

N° 5 Décembre 1978

A ATELIER
MARCEL
JULLIAN

Paris-Poète

Secrétaire générale Anne Robert

Atelier Marcel Jullian
Atelier Pascal Vercken

*Avec le patronage
de la Ville de Paris*

Vagabondages
3, rue Séguier 75006 Paris
329.80.09
Abonnement
10 numéros par an, 140 F

© 1978, Atelier Marcel Jullian / ISSN 0153-9620.

Vagabondages

Pour le numéro 5 de Vagabondages, nous avons choisi d'innover et de vous présenter un numéro spécial. Il est consacré, tout entier, à Boris Pasternak et nous le devons à Ivo Fleischmann, écrivain tchèque, qui est arrivé un beau matin au bureau de notre revue, avec ses souvenirs, les photographies que sa femme a pu récupérer, ses papiers, et ses yeux, grands ouverts à la poésie, derrière des lunettes épaisses.

On nous a, au début, reproché le conformisme de notre démarche. Nous vous avons dit, d'entrée de jeu, que nous voulions, avant tout, faire lire la poésie, et que, de mois en mois, en fonction de vos observations, de vos remarques et de vos conseils, nous modifierons — sans fracas — le visage de votre Revue, afin qu'elle ressemble, finalement, le plus possible, à l'image que la plupart d'entre vous s'en faisaient. Nous avons, ainsi, marché l'amble.

Ce numéro spécial ne rompt pas le fil tissé entre vous et nous. Il est là pour témoigner que nous serons, toujours, curieux de tout.

Photos de
Staša Fleischmann
(droits réservés)

Numéro spécial

Boris Pasternak

A ATELIER
MARCEL
JULLIAN



Vagabondages

N° 5

Ivo Fleischmann

La visite chez le poète

page 11

Boris Pasternak

Poèmes inédits

page 55

Vitezslav Nezval

Moscou l'invisible

page 67

Boris Pasternak

Sauf conduit

page 73

Boris Pasternak

Quelques dates

page 85

La visite
chez le poète

Analyse
d'un voyage

par Ivo Fleischmann



Au fur et à mesure que le temps s'égrène cédant la place à une conscience de simultanéité que je tais et qui laisserait incroyables ou encore inquiets même mes plus proches, je reconstitue ici un voyage et une visite très significatifs pour ma vie et, je l'espère ardemment, pour celles de ceux qui sont de mon, de notre bord.

Ce voyage et cette visite se situent en octobre 1956, date particulièrement importante pour nous tous qui, conscients ou ignorants, vivons le drame aussi gris que sanguinaire propre à l'époque qui nous incombe. Octobre 56, c'est la courte éclipse, spectre coloré et fatidique d'entre le XX^e congrès des communistes (ou qui se disent tels) soviétiques et l'écrasement de l'émeute spontanée plutôt que révolution pensée et pesée des habitants de la Hongrie. En fait, octobre 56, mois d'illusions heureuses, courte accalmie au sein d'une époque qui ne

La visite chez le poète

peut être que tragique pour les gens simples et harmonieux qui sont ceux de la zone simple et heureuse que j'appelle poésie (selon mon sens de la réalité concrète et imbue d'une légalité dépassant celle des sociétés que les hommes se sont érigées), fut un mois, du point de vue de l'Histoire, exceptionnel et unique, si l'on considère la folie furieuse ambiante.

Ce voyage et cette visite convergent essentiellement vers un être exceptionnel et unique à la dimension du temps où ils se sont passés. Car Boris Léonidovitch Pasternak portait, logeait même dans son sang et dans sa chair, ce climat régi par une loi absolue qui, aussi bizarre que cela puisse paraître, à défaut de nous régir tous, comme ce serait naturel, ne se fait obéir que par des hommes extraordinairement rares. La sagesse naturelle serait-elle tellement méconnaissable qu'il faille qu'une seule personne, une seule, s'en fasse le serviteur modèle, et, par son humilité, par son naturel adopte l'aspect du sacrifice ? On avait vu l'immolation de Rimbaud, de Maïakovski, assassinats de poètes, condamnés pour avoir vécu selon ce qui est et avoir refusé de vivre selon ce qui ne fait que paraître. Assassinats des porteurs de la loi échappant aux phénomènes. Parmi les Praguois, un seul se fit connaître hors de ses frontières, Franz Kafka ; il le devait au fait qu'il avait écrit en allemand.

Près de nous, Pasternak (et les tout jeunes semblent déjà l'ignorer), disciple et

continuateur d'un autre Pragois, Rilke, Pasternak apparaît donc dans sa simplicité intrinsèque, de plus en plus, contre tout remue-ménage que simule le temps, comme celui qui s'identifie à la vérité, entourée et agressée de toutes parts par le chaos cacophonique de la bêtise érigée en systèmes sociaux courants. Sans lui, on serait tenté de croire aux victoires du Malin.

Je rassemble mes quelques notes de cet automne, lointain pour autrui, si présent pour moi. Elles sont rares et pauvres. 1956, malgré tout, n'était un temps ni fort, ni libre.

Pourtant, l'article que j'avais fait, une fois rentré de l'Union soviétique, pour les « Literární noviny », journal de l'Union des écrivains tchèques dont je fus un des rédacteurs, avait fait plaisir à Pasternak. Madame Ivinskaja, sa secrétaire, comme il la nomme dans sa lettre, le lui avait traduit, et il le qualifie de « remarquable ». Mais n'anticipons pas et suivons les faits, comme pour une simple chronique.

Nous nous sommes donc retrouvés, en octobre 56, à la gare principale de Prague, devant le train qui devait nous conduire à Moscou, via Cierna-nad-Tisou, Brest-Litevsk, Kiev. Nous, c'étaient quelques écrivains tchèques dont moi-même, accompagnés pour une fois de leurs épouses. Ce voyage au pays des amis les plus sincères des Tchèques, était le premier

que j'effectuais, en dépit de ma passion de toujours pour les voyages et leur nombre plutôt considérable. Il faut rappeler ici qu'un écrivain tchèque de ma génération, malgré son appartenance au Parti tout-puissant puisque se confondant avec l'État, n'avait jamais reçu des camarades soviétiques, avant le XX^e congrès, l'autorisation de visiter un pays qui, dans un certain sens, avait profondément modifié son destin. Sans l'existence de l'U.R.S.S., en effet, l'existence de mes proches, et la mienne plus particulièrement, eût été certainement différente, au moins dans ses manifestations extérieures. Peut-être n'existerais-je tout simplement plus, car c'étaient finalement les troupes de Staline qui avaient chassé les chars de Guderian, le 9 mai 1945, de Prague. Mais aussi, et dans le cas qui nous intéresse ici surtout, n'aurais-je pas conçu pour mon existence vécue, un système cosmogonique dont les racines se situaient, grâce à la bizarrerie certaine de l'époque, justement en U.R.S.S. Et cela suivant le flux d'autant plus fort que logique, que suscitaient la lecture des vers et d'une autobiographie lyrique de Pasternak. Car, tant les « Vers » que le « Sauf-conduit » parus en traduction tchèque en 1936, représentaient pour moi bien plus qu'une lecture, fût-elle celle d'un auteur de grand talent. Pasternak m'apparut, d'emblée, comme poète dans un sens strict, absolu, hors des contingences et des coutumes. Comme celui qui exprime ce qui est, à la façon des seuls voyants et rares pro-